“Agir avec le vivant”

Ressources bibliographiques

THÈME : “LE VIVANT”

Août 2025

AJE / Concept / Frères des Hommes / ENS - Adrien Nachury / Aurore Bimont

Une bibliothèque sur le “vivant” pour l’action

- Ce document recense des ressources bibliographiques pour **aider à penser, représenter et agir avec le vivant.**

- Ce n’est pas une note d’expertise qui viendrait figer telle ou telle notion objet de l’étude (vivant, jeunesses…).
  → **C’est une bibliothèque pour l’action et une bibliothèque “ouverte”** : elle a vocation à être enrichie, complétée et modifiée tout au long la vie du projet “Agir avec le vivant”.

- Ce document n’est pas non plus une liste de concepts qu’il s’agirait de digérer et défendre en bloc. Certains des courants de pensée présentés se sont mutuellement enrichis, tandis que d’autres se sont construits dans la critique les uns par rapport aux autres.
  → Il s’agit donc plutôt d’**un tableau composé d’une variété de nuances de pensées dans lesquelles il est possible de piocher.**

- **Ces ressources ont vocation à être mobilisées en fonction des besoins du projet “Agir avec le vivant”.**
  → Concrètement, elles peuvent aider à :
  - Comprendre comment la pensée du “vivant” peut rendre visible les interconnexions entre de nombreux rapports de domination
  - Approfondir la conception de projets qui viseraient à dépasser plusieurs rapports de domination en même temps, en prenant la porte d’entrée du vivant
  - Préciser le type de rapport au vivant que les OSC souhaitent défendre
  - Trouver des contre-points critiques à sa propre pensée

Précautions d'usage !

- Cette note abrite des pensées hétérogènes, voire contradictoires : le but n'est pas le consensus ou la définition, mais bien plutôt ***l'esprit critique*** pour développer notre capacité à s'adapter et à s'ajuster, qui est apparue comme un des enjeux clés de la coopération entre les 4 OSC dans la phase d'ateliers participatifs.

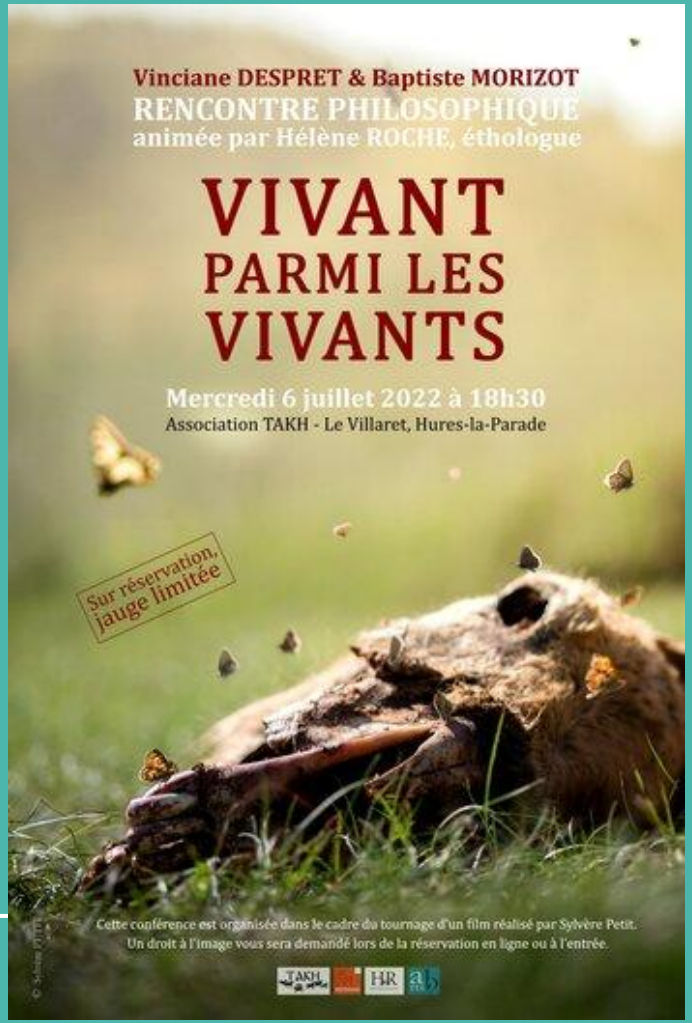
- Elle est elle-même le produit de ***biais*** : genre, Nord/Sud, etc. En cela, elle fait partie du projet lui-même et doit être discutée.

- Elle peut permettre d'étayer nos intuitions ou, au contraire, de les questionner avant qu'elles deviennent le projet : elle doit permettre de ***penser contre nous-mêmes.***

SOMMAIRE

1. Employer le mot “vivant” aujourd’hui p.5
2. Le “vivant” : une clé de lecture systémique pour dépasser de multiples rapports de domination p.10
3. Agir par-delà l’opposition des humains et de la “nature” p.25
4. Le vivant comme source d’inspiration pour changer nos modèles p.29
5. Représenter le vivant p.32

1. Employer le mot “vivant” aujourd’hui



1. Employer le mot “vivant” aujourd’hui

1.1 Le mot “vivant” selon les sciences physico-chimiques : un regard technique

Pour penser le vivant, on peut chercher une **définition**, par exemple une de celles que recense Bernard Lahire dans *Vers une science sociale du vivant* (La Découverte, 2025) :

Le “vivant” est un système ouvert, connecté avec son environnement.

Bernard Lahire

« Tout système vivant est un système ouvert (vs. un système isolé) qui dépend d’un apport constant de manière, d’énergie et d’information puis puise dans son environnement afin de pouvoir se maintenir en vie (maintenir sa structure propre), et qui régule en permanence ses échanges avec l’extérieur. ».

Mais il nous semble **plus utile ici de chercher des pensées issues des sciences sociales**, pour ***ouvrir les possibles et apprendre à voir les enjeux politiques*** qui se cachent derrière ce mot pour répondre aux aspirations et aux désirs des jeunesses, chercher ce qui fait écho.

1. Employer le mot “vivant” aujourd’hui

1.2 Le mot “vivant” selon les penseurs du vivant : changer de regard sur la nature

Le “vivant” interroge met en jeu différents types de rapports de domination, à commencer par la domination de la culture extractiviste sur la nature.

Achille Mbembe - Le brutalisme est le symptôme de « l’âge de la prédation et de l’extraction » qui tue notre planète.

Ce rapport de domination est basée sur une vision du monde qui oppose “nature” / “culture”, de plus en plus remise en question.

Philippe Descola et Bruno Latour - “« Vivant » permet de sortir du dualisme entre la nature et la culture. Pour les lecteurs de l’anthropologue Philippe Descola et du philosophe Bruno Latour, c’est désormais un acquis : nous sommes sortis du grand partage entre l’homme et le monde. La nature n’est plus un décor, un réservoir de richesses, une aire de repos ou un terrain de jeu. Avec ces nouvelles ontologies *[= manières de voir le monde]* qui ne séparent plus la nature de la culture, les « non-humains » (plantes, animaux, fleuves, etc.) ne sont plus des choses ou des objets, mais des êtres qui importent, et doivent être mieux pris en compte par le politique, comme par le droit.” - Nicolas Truong, *Les penseurs du vivant,* Actes Sud, 2023

Le “vivant” permet de dépasser cette opposition. Ce concept met en lumière les liens d’interdépendance entre les humains avec les écosystèmes.

Baptiste Morizot - Le vivant est « un concept qui met l’accent sur nos interdépendances, et qui permet de travailler pour le bénéfice de nos relations avec les écosystèmes, sans opposer a priori et toujours les intérêts des humains et ceux de la “nature” »

1.3 La critique des penseurs du vivant : le risque de dépolitisation

Certains historiens et géographes en appellent à une lecture plus politique et plus conflictuelles des enjeux en cours : pour eux, il faut nommer et lutter contre les pratiques et les acteurs à l’origine des bouleversements climatiques.

Jean-Baptiste Fressoz et Fabien Locher

Ils rejoignent Latour dans l’idée que la nature n’est pas un décor passif, mais ils remettent en question l’idée d’une “prise de conscience” de l’urgence climatique, en montrant que celle-ci a une histoire.

Selon eux, le climat et le ciel ont toujours été pensés comme des acteurs dans les affaires humaines (ex. Déforestation et sécheresses liées au Moyen-Âge, famines, révoltes paysannes …). Les dérèglements actuels sont la poursuite d’une continuité de pratiques qu’il faut remettre en cause politiquement sans avoir peur des conflits.

Andreas Malm

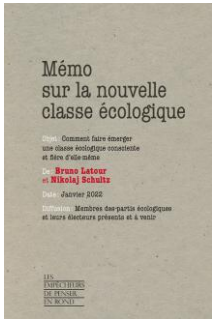
Andreas Malm juge que les courants de pensée du vivant (Bruno Latour, Philippe Descola…) sont politiquement contreproductifs [lorsqu’ils affirment] que la « *nature* » n’existe pas, soit parce qu’elle serait aujourd’hui trop artificialisée par les humains, hybridée à la culture ou ayant « *puissance d’agir* » (elle agit et réagit). Bien qu’il ne remette pas en cause ces idées, il affire : « Il se peut que ce soit juste en théorie, mais en pratique, cela ne vaut rien. » (Kant).

Pour lui, les intellectuels doivent rendre claire la responsabilité des élites à la tête de l’économie fossile dans la catastrophe qui s’annonce.
Imaginons, écrit-il, une entreprise qui déverse une marée noire dans le delta d’une rivière. Plutôt que de se poser une question abstraite du genre « qui du pétrole ou de l’eau a englouti l’autre ? », comme pourrait le faire le philosophe Bruno Latour, il préfère poser les termes de manière conflictuelle : « ExxonMobil dans un coin, et le pergélisol, vulnérable, dans un autre — et ensuite, passer à l’action. »

1. Employer le mot “vivant” aujourd’hui

1.4 La réponse des penseurs du vivant : agréger de nouvelles classes géosociales

Loin de dépolitiser la question écologique, Bruno Latour et Philippe Descola appellent à organiser le débat politique autrement. Les humains et les non-humains qui souffrent des mêmes systèmes de domination menaçant leurs conditions de vie doivent, par delà les frontières, s’agréger pour former de nouvelles classes géosociales : prendre la parole, négocier, s’opposer.



Philippe Descola à propos du concept de “classe géosociale” proposé par Bruno Latour, dans le documentaire “Il est temps d’atterrir’ de Gaullier et Girardot : “**Les classes géosociales, c’est essentiellement l’ensemble de gens qui réagissent en tant que dominés à une forme d’exploitation.** Les liens possibles entre par exemple :

- l’exploitation de l’Amazonie par l’agrobusiness - la culture du soja qui exploitent d’un côté les territoires des autochtones qui en sont dépossédés et d’autre part un écosystème (Le Cerrado par exemple) qui est défriché
- les ouvriers agricoles localement qui sont exploités de façon dramatique,
- les consommateurs des tourteaux de soja en Europe qui sont les porcs d’élevage industriels en Bretagne
- les dégâts que l’élevage industriel fait subir aux zones sensibles - la prolifération des nitrates, etc
- les ouvrières qui travaillent à la transformation des cochons dans les usines de salaison et de charcuterie…

… tout cela fait un ensemble, une classe géosociale, dominée par un même processus : le processus capitaliste international dans lequel humains et non-humains sont engagés dans l’exploitation. **Toute la question, c’est comment mobiliser ensemble des autochtones du Brésil, des ouvrières de Fleury-Michon, les porcs dans les élevages, des ouvriers agricoles dans les exploitations de soja, etc.”**

Pour rendre hommage à la pensée de Bruno Latour, disparu en 2022, les réalisateurs Vincent Gaullier et Raphaël Girardot ont composé **un essai documentaire** qui en déniche les mille et un échos, glanés auprès de citoyens engagés – apprentis maraîchers, hydrologues, pêcheurs, simples curieux de l’œuvre de Bruno Latour constitués en groupe de lecture… **Autant de "Terrestres" qui s’essaient, depuis un champ du Finistère, une cité en Wallonie, aux abords d’un port sénégalais ou au pied des Alpes, à décrire leur territoire, explorer leurs liens de dépendance, et à tenter de marier géologie, biologie et sociologie : une filiation joyeuse et fertile, riche en échanges et en débats d’idées.**

Chacun à leur manière, ils et elles participent de **l’émergence de cette "classe écologique"** que Bruno Latour appelait de ses vœux **: la prise de conscience des limites planétaires, alliée à un désir de revenir à l’essentiel, constitue un premier pas crucial dans la mise en place d’un rapport de force indispensable à la construction et à la défense d’un monde habitable.**

En accès libre jusqu'au 27/02/2026 : https://www.arte.tv/fr/videos/120477-000-A/il-est-temps-d-atterrir/

2. Le “vivant” : une clé de lecture systémique pour dépasser de multiples rapports de dominations

2. Le “vivant” : une clé de lecture systémique pour dépasser de multiples rapports de domination

Les pensées du vivant intègrent la question des rapports de domination : le vivant est une question intersectionnelle, qui joue des rapports de classe, de race, de genre et d’espèce pour reprendre les termes consacrés. Les pensées du vivant nous invitent à penser large et à penser système.

Les pensées du vivant sont présentées ci-après selon les principaux rapports de domination qu’elles permettent de déconstruire.

2.1 Nature / Culture
2.2 Humains et autres êtres vivants
2.3 Sur les Suds
2.4 Entre les classes sociales
2.5 Sur les femmes et sur les corps
2.6 Sur l’intelligence sensible

Ce classement est toutefois largement ***simplificateur*** car la plupart des penseurs et penseuses cité.e.s ont une pensée systémique qui relient les différents rapports de domination entre eux.

Mais on peut aussi, sous ce prisme, interroger les pensées du vivant elles-mêmes qui ***reproduisent*** un certain nombre de rapports de domination, en particulier homme/femme et Nord/Sud. Il faudra donc peut-être trouver le moyen de penser et d’agir en dehors de ces pensées, d’aller chercher ailleurs

2. Le “vivant” : une clé de lecture systémique pour dépasser de multiples rapports de domination

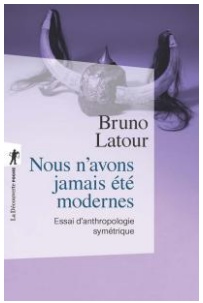
2.1 Nature / Culture : l’idée qu’on puisse vivre “en dehors de la nature” est un fantasme

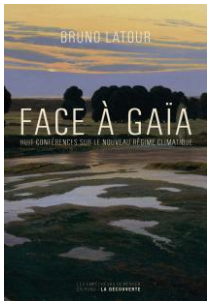
Pour B. Latour et P. Descola, penser par-delà l’opposition nature/culture est crucial pour arrêter de se penser maîtres et possesseurs de la nature. Les humains sont interdépendants de leur environnement.

Bruno Latour

“A cause des effets imprévus de l'histoire humaine, ce que nous regroupions sous le nom de Nature quitte l'arrière-plan et monte sur scène. L'air, les océans, les glaciers, le climat, les sols, tout ce que nous avons rendu instable, interagit avec nous.”

Vinciane Despret citant Latour : “Il y aura les humains d'un côté et les terrestres de l'autre. Les humains, c'est ceux qui participent à la démolition et qui continuent de vouloir hériter des idéaux de modernité et de progrès. Et puis il y a les terrestres, qui savent que nous vivons dans ce qu'on appelle la zone critique” [la partie de la Terre qui abrite la vie].





Pour B. Latour, **le projet européen de la “modernité”,** porté par les Lumières du 17ème siècle qui souhaitaient **extraire “l’homme” de la nature**, est **illusoire : les humains resteront toujours intrinsèquement liés aux “non-humains”** (animaux, plantes, océans, bactéries…). Nous avons besoin des autres êtres vivants ont **besoin pour nous nourrir, construire, nous vêtir, nous soigner… et même respirer !** Nous avons aussi des **attachements émotionnels et relationnels** aux non-humains.

B. Latour montre **la nature n’est pas un décor ou un stock de ressources inerte.** La planète réagit en permanence aux actions de tous ceux qui les habitent. De plus, **l’”habitabilité” de la Terre pour l’ensemble des vivants (humain compris) dépend… des êtres vivants eux-mêmes !** Par exemple, le fait que l’air soit respirable pour les animaux est le résultat de l’évolution d’un autre être vivant : une cyanobactérie.
Aujourd’hui, le maintien de conditions propices à la vie sur Terre dépend aujourd’hui de l’action de l’humain sur les autres êtres vivants et de la manière dont ils y réagissent.

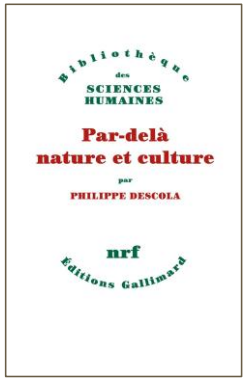
2. Le “vivant” : une clé de lecture systémique pour dépasser de multiples rapports de domination

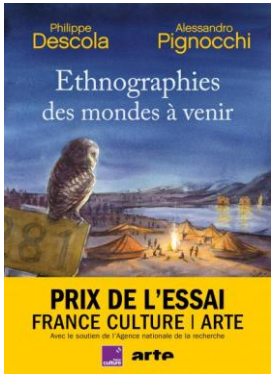
2.1 Nature / Culture : pas de séparation nature/culture dans de nombreuses cultures

L’idée de “nature” vue comme extérieure à l’être humain n’est pas universelle : elle s’est développée en Europe puis s’est diffusée. D’autres visions du monde existent encore en Afrique ou en Amazonie.

Philippe Descola

"Par la culture, nous avons appris à nous détacher d'une nature dont nous faisons fondamentalement partie. Notre modèle de perception (...) réside dans une situation de domination et de contrôle des humains vis-à-vis de tout ce qui n'est pas humain en tant que maîtres et possesseurs de la nature."





Pour P. Descola, **le concept de “nature”, qui désigne tout ce qui existe indépendamment de l’être humain (le reste étant de la “culture”), est née avec la vision occidentale du** monde, récente à l’échelle de l’histoire. P. Descola nomme cette vision du monde “**naturalisme**”.

S’il a permis le développement des sciences et techniques, il a aussi un terreau fertile pour le développement de l’extractivisme et du colonialisme.

D’autres modèles de perception existent, comme **l’animisme et le totémisme que l’on trouve en Afrique, en Amazonie et en Sibérie.** Tous deux sont caractérisés par l’idée que **des liens profonds nous unissent aux non-humains** (animaux, végétaux, rivière, feu...) et que ceux-ci possèdent aussi une intériorité. **Animaux, plantes, montagnes... ne sont donc pas des objets inertes, ils possèdent une histoire, une dignité, une puissance d’agir.**

2.2 Humains et plantes : l’agriculture comme une relation d’alliances

En redécouvrant que l’humain fait partie du vivant, nous pouvons repensons notre rapport aux autres êtres vivants (animaux, plantes…). Nous pouvons donc relire l’activité agricole à travers le prisme de la collaboration et de la réciprocité entre humains et plantes.

Dusan Kazic

“Aucun paysan n’a jamais produit quoi que ce soit… Aucun paysan ne peut réduire son travail quotidien dans les champs à un rapport de production. Car ce qu’il fait, c’est dialoguer avec ses plantes, composer avec elles, ajuster ses gestes aux leurs. L’agriculture n’est pas un acte de production mais une pratique de relation.”

La pensée de Dušan Kažić explore les relations sensibles et animées que les paysan·ne·s tissent avec leurs plantes dans les champs français. Pour certains, les plantes sont des êtres sensibles et intelligents ; pour d’autres, elles sont des êtres de travail, d’accompagnement, de jeu ou de souffrance. Certain·e·s leur parlent, d’autres nouent des relations d’amour et affirment se laisser instruire par elles sur les manières de cultiver. En prenant ces paroles au sérieux, **Kažić montre que les plantes ne sont pas de simples ressources, mais des partenaires vivants qui participent activement à la vie agricole.**

En revenant sur l’histoire de l’agriculture moderne, Kažić souligne que **l’idée de « production » s’est imposée avec les Lumières, sans réel ancrage dans la pratique paysanne.** Il appelle à dépasser ce cadre abstrait pour **penser l’agriculture comme une collaboration vivante entre humains et plantes, fondée sur le soin, le respect et la cohabitation.**

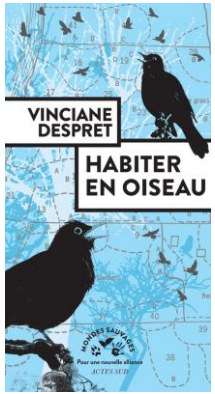
2. Le “vivant” : une clé de lecture systémique pour dépasser de multiples rapports de domination

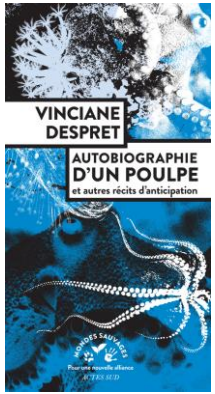
2.2 Humains et animaux : nous sommes différents, mais tous “terrestres”

S’il on remet en question l’opposition entre “nature” et “culture”, alors pourquoi ne pas raconter les émotions d’autres animaux, voire ouvrir nos imaginaires en pensant ce que pourrait être leurs “cultures”?

Vinciane Despret

“A l’époque, dans la littérature des années 1980, pour trouver de l’émotion chez les animaux, il fallait chercher. Selon la bible des éthologistes, les animaux n’avaient que trois ou quatre émotions, plutôt grossières. Rien à voir avec ce qu’on peut lire ou écrire aujourd’hui. On n’imagine pas à quel point, entre 1990 et maintenant, les choses ont changé – on était encore chez les dinosaures en ce qui concerne cette question”.





Vinciane Despret, philosophe belge, **refuse de faire des animaux des objets d’étude passifs**. Elle affirme qu’ils sont **curieux, expressifs, capables de répondre et d’inventer des mondes communs avec les humains.**

Elle suggère que pour comprendre les animaux, il faut **imaginer ce que pourraient être leurs histoires**, pas seulement les observer “objectivement”. C’est une manière de **décoloniser le savoir sur le vivant** en intégrant l’altérité radicale.

A rebours d’une écologie technique, elle propose une écologie relationnelle. Elle questionne ainsi la vie des oiseaux par l’angle de leurs préférences, de leurs attachements… Par exemple, certains oiseaux chantent pour des raisons autres que la reproduction : pour le plaisir, pour dialoguer, pour exister. Dans un autre livre, elle propose une série de fables et de récits scientifiques inventés où les animaux racontent leur monde, leurs alliances, leurs peurs, leurs idées.

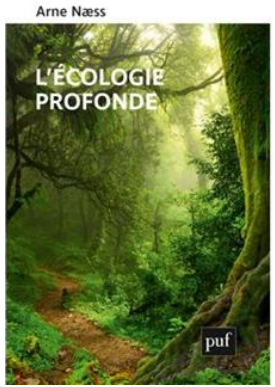
2. Le “vivant” : une clé de lecture systémique pour dépasser de multiples rapports de domination

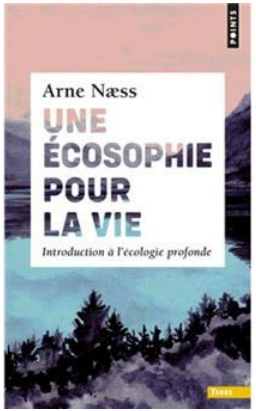
2.2 Humains et autres êtres vivants : l’écologie profonde, tous de même valeur

Pour certains penseurs, l’humain doit être considéré comme sur un pied d’égalité par rapport aux autres espèces de la communauté des vivants. La vie ayant une valeur intrinsèque, elle devrait être protégée indépendamment de son utilité pour nous.

Arne Næss

“Le droit de toutes les formes de vie à exister est un droit universel qui ne peut être quantifié. Aucune espèce vivante ne possède davantage de ce droit à vivre et à se déployer qu’une autre.”





Contrairement à l’“**écologie superficielle**”, centrée sur la réduction des pollutions pour **préserver le bien-être humain,** le philosophe norvégien Arne Næs promeut **l’“écologie profonde”** qui affirme la **valeur intrinsèque de toutes les formes de vie, indépendamment de leur utilité pour l’humain.**

Næss propose une « **écosophie » où l’humain n’est qu’un élément parmi d’autres dans le vaste réseau des existants,** et où chaque être vivant possède une dignité propre. Il fait du vivant un commun élargi auquel nous appartenons. Défendre le vivant, c’est donc pour lui **reconnaître cette égalité fondamentale des êtres et transformer nos modes de vie en conséquence** : sobriété volontaire, respect des écosystèmes, etc.

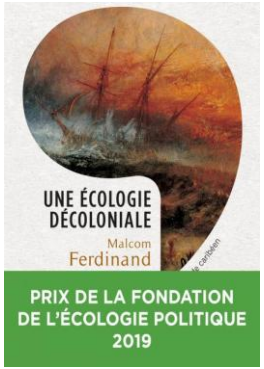
Critiquée par Latour (il n’existe pas de nature originelle à protéger) et par les tenants d’une écologie sociale (invisibilisation des rapports de domination sociaux), **sa pensée a inspiré de nombreux militants et courants spirituels.**

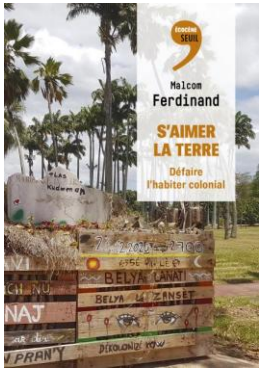
2.3 En finir avec la domination des Suds : l’écologie décoloniale

Le projet de domination de la “nature” s’est développée en même temps que la colonisation moderne, donc avec les rapports de domination Nord / Sud. Des penseurs invitent à relier écologie et décolonialisme.

Malcom Ferdinand

"Les destructions environnementales sont les empreintes d'une manière d'habiter la terre, d'un monde où certains font du bénéfice en exploitant la Terre et les humains comme en maintenant les injustices que d'autres, eux, subissent. On ne peut pas effacer ces traces sans changer de monde."





Malcom Ferdinand appelle à articuler les luttes écologiques et sociales tout en réparant les héritages coloniaux. Pour lui, **l’histoire de l’esclavage, de la colonisation et de l’exploitation des territoires a à la fois façonné une manière de traiter la nature comme une ressource à piller et les populations comme de la main-d’œuvre corvéable.**

Il invite à rompre avec cette double fracture sociale et écologique – entre humains et non-humains, entre peuples dominants et dominés – en ouvrant la voie à une écologie décoloniale. Il insiste sur **l’importance des savoirs autochtones, des pratiques agroécologiques, des résistances locales** (ex : en Martinique contre les pesticides), qui montrent d’autres manières de vivre avec la Terre.

A l’opposé de la logique extractiviste, **il promeut une écologie décoloniale et une éthique du soin, fondée sur des relations justes, sensibles et durables avec les humains et la Terre,** dans un esprit de cohabitation et de responsabilité partagée.

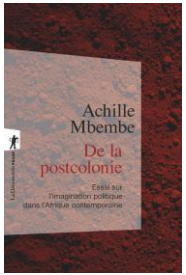
2.3 En finir avec la domination des Suds : l’écologie décoloniale

Relier écologie et décolonialisme invite à interroger les conditions pour qu’une nouvelle manière d’habiter le monde puisse émerger : quelles institutions démocratiques ? quelle reconnaissance des visions du monde non basée sur la maîtrise de la nature ?

Achille Mbembe

“La démocratie et le vivant constituent les deux points d’entrée principaux pour celles et ceux qui désirent construire un monde habitable par tous et respirable pour tous.”

“Pour imaginer quelque chose au-delà d’un cosmopolitisme mou, d’un universalisme desséché et confondu avec l’unique dans la lignée des théologies monothéistes, il faudra sans doute regarder ailleurs et prendre le risque de nouveaux voyages de la pensée. Les philosophies amazoniennes, chinoises ou africaines constituent, de ce point de vue, d’insondables gisements, à condition que s’aiguise notre intelligence et que nous sortions de notre soif d’exotisme.”



Achille Mbembe montre aussi que **l’histoire coloniale s’est construite sur la mise à mort des corps et l’exploitation illimitée de la Terre, dans une même logique de prédation.**

Face à cet héritage, il appelle à une **politique de la « communauté terrestre ».** Il invite à **réinventer la démocratie** pour inclure dans notre représentation politique la Terre et les non-humains, avec qui nous partageons un destin commun, et défendre l’idée d’hospitalité.

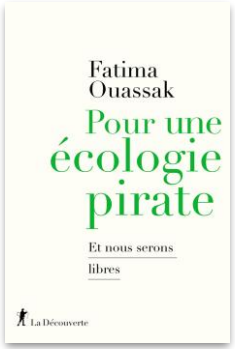
Il met en avant que de **nombreuses philosophies africaines, chinoises ou amazoniennes reconnaissent la diversité des êtres et invitent à créer les conditions pour que chacun se maintiennent en vie, en résonance avec le reste.** Pour lui, ces pensées de l’être, du sujet et de la relation sont plus riches que celles fondées sur le calcul, le profit et le contrat. L’idée n’est pas de “liquider” l’héritage de la philosophie moderne, mais de **faire droit à un pluralisme des visions du monde.**

2.3 Entre classes sociales : l’écologie émancipatrice

Alors que les discours sur le vivant peuvent avoir tendance à dépolitiser la question écologique, des chercheurs et militants insistent sur le fait qu’elle est inséparable des rapports de domination entre classes sociales : pour eux, la destruction des écosystèmes résulte principalement du système extractiviste et impérialiste entretenu par les « super-riches » et leurs intérêts financiers à court terme.

Fatima Ouassak

"On n'est pas en position de protéger une terre en danger là où on est soi-même écrasé et sous contrôle permanent. On n'est pas en position de protéger une terre là où on n'a aucun pouvoir de changer les choses. Dans les quartiers populaires, la question écologique ne peut pas être celle de la protection de la terre - de l'environnement, de la nature, du vivant ; elle doit être celle de sa libération"



Fatima Ouassak rappelle le **lien entre inégalités sociales et environnementales** : les habitants des **quartiers populaires** subissent de plein fouet pollutions, aléas climatiques et risques sanitaires, tout en étant souvent **exclus des récits écologistes dominants.** Elle dénonce l’idée selon laquelle ces quartiers seraient indifférents à l’écologie.

Son projet d’**écologie émancipatrice et décoloniale** s’oppose à la vision de l’écologie portée par les milieux privilégiés. Par ailleurs, elle refuse de dissocier la question écologique des luttes contre le racisme, l’autoritarisme et l’impérialisme. Pour elle, les quartiers populaires constituent les « Suds intérieurs » du Nord, où se rejouent les logiques de domination coloniale. Elle défend **une écologie ancrée dans l’égale dignité humaine, articulant justice sociale, libération des terres et des animaux,** en revendiquant **l’ancrage à la terre et la liberté de circuler.**

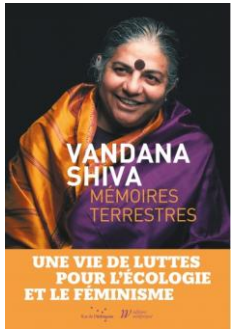
2.4 Sur les femmes et sur les corps : l’écoféminisme

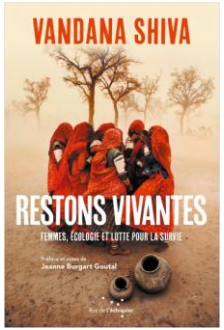
Le vivant interroge interroge aussi les rapports de genre. Les femmes sont d’ailleurs relativement invisibilisées dans les pensées du vivant, malgré de récentes évolutions. Peut-être parce que “le patriarcat capitaliste considère à la fois le travail des femmes et la nature comme des ressources gratuites et infinies, qu’il peut utiliser sans limites.” (Mary Mellor, *Feminism and Ecology*, 1997) ?

Vandana Shiva

“Nous appartenons tous au vivant et cela nous crée des devoirs : celui de suivre les lois de la nature et de réagir lorsqu’elles sont enfreintes.”

“ Nous aurons soit un avenir où les femmes montreront le chemin pour faire la paix avec la Terre, soit nous n’aurons pas d’avenir humain.”





V. Shiva, écoféministe indienne, critique particulièrement l’agriculture industrielle, les OGM et la brevetabilité du vivant, qui détruisent la biodiversité, rendent les paysans dépendants des multinationales et accélèrent l’érosion des savoirs traditionnels. Cette **logique marchande réduit le vivant à une « ressource » à exploiter et prive les communautés locales de leur autonomie**. Shiva montre qu’elle repose sur la même dynamique de hiérarchie et d’appropriation qui a asservi les femmes et colonisé les peuples.

A l’inverse, Shiva défend une **écologie féministe,** où la protection des semences, des sols et de l’eau devient un acte de résistance et de liberté. Sa pensée souligne l’importance de **la souveraineté alimentaire, des savoirs paysans et autochtones, ainsi que du rôle central des femmes dans la préservation de la vie**. **Le vivant, pour elle, est un commun à protéger et partager,** et non une marchandise privatisable.

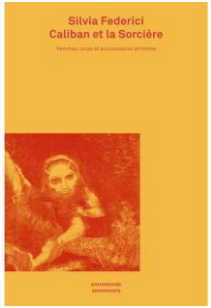
2.4 Sur les femmes et sur les corps

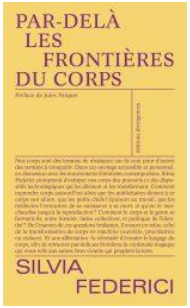
Des chercheuses approfondissent l’exploration de l’imbrication des logiques de domination : la domination coloniale et patriarcale s’est nourrie de la volonté de dominer la “nature” (par la “culture”), mais aussi le “corps” (par l’”esprit”) - en particulier celui des femmes, esclaves et indigènes.

Silvia Federici

“ La conquête de l’Amérique, l’extermination des populations indigènes, la traite des esclaves africains et la subjugation des femmes européennes par la chasse aux sorcières font partie d’un même processus.”

“Le corps devient une machine, un objet extérieur à soi-même, susceptible d’être exploité, discipliné et redéfini par les forces du capital.” “Le corps des femmes est devenu un bien public, contrôlé par les hommes et par l’État, et transformé en une machine de reproduction de la force de travail.”





Silvia Federici analyse l’histoire du capitalisme en montrant comment la **séparation entre corps et esprit, héritée notamment de Descartes,** a servi d’outil de domination capitaliste et patriarcale. Elle montre que **l’essor du capitalisme a reposé sur une double expropriation : la destruction des communs,** qui a arraché aux populations leur autonomie matérielle, **et la mise sous contrôle des corps des femmes,** réduits à des machines reproductives au service de l’accumulation du capital. Corps et nature deviennent ainsi des ressources exploitables et appropriables.

La montée de l’esprit rationnel — masculin, propriétaire et désincarné — s’est accompagnée de la **dévalorisation du corps sensible, sexué, féminin et paysan.** Ce dualisme a permis de **discipliner les corps, en particulier ceux des femmes** (soumis à la répression de la chasse aux sorcières)**, des paysans et des peuples colonisés,** et sous-tendu la privatisation de la Terre.

2.4 Sur les femmes et sur les corps : le féminisme communautaire

La pensée du vivant ne se limite pas aux cercles ayant eu accès aux études universitaires et aux postes de recherche. Des militantes de terrain développent également une pensée reliant décolonialisme, écologie, féminisme et réflexion sur les corps.

Lorena Cabnal

“Les violences historiques et oppressives existent autant pour mon premier corps que pour mon territoire historique, la terre.”

“Le corps-territoire est un territoire porteur d’une mémoire corporelle et historique. Il est le lieu où l’on peut guérir, s’émanciper, se libérer et retrouver la joie. C’est un espace de récupération face à l’expropriation coloniale.”

Lorena Cabnal, féministe maya-q’eqchi’ du Guatemala, a développé une pensée puissante autour du concept de « corps-territoire-terre ». Pour elle, **« nos corps sont nos premiers territoires »** : les **violences patriarcales** subies par les femmes (violences sexueles, domestiques, mariages forcés…) et les **violences extractivistes** imposées à la terre sur les territoires autochtones (ex : projets miniers) procèdent d’une même logique extractiviste et coloniale.

En articulant écologie, soin du corps et justice sociale, Cabnal ouvre une voie où la libération des corps et la défense de la terre sont indissociables.

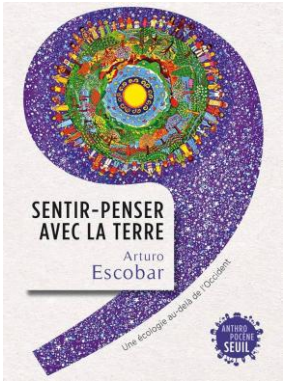
Le concept de **“féminisme communautaire”** est né dans les années 2000 dans les luttes des femmes autochtones du Guatemala et de Bolivie, à la fois pour apporter une réponse articulée au racisme colonial et le patriarcat interne propres à leurs communautés, et pour insister sur le fait que l’émancipation des femmes repose sur un processus collectif.

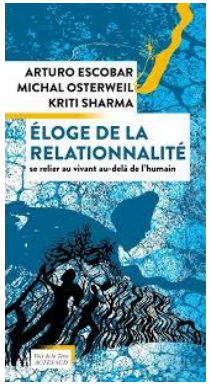
2.5 Sur l’intelligence sensible

Avec une vision du monde valorisant la pensée abstraite (la domination de l’esprit sur le corps) et maîtrise de la “nature”, le monde occidental s’est peu à peu coupé d’un rapport sensible à son environnement et d’un rapport situé à la connaissance.

Arturo Escobar

“Il revient à chacun de nous à présent d’apprendre à sentir-penser avec les territoires, les cultures et les connaissances des peuples – leurs ontologies – au lieu de penser à partir des connaissances décontextualisées qui sous-tendent les concepts de “développement”, de “croissance”, et même d’””économie”.





Arturo Escobar, anthropologue colombien, reprend le concept de **“sentir-penser”** utilisé par les pêcheurs afro-descendants de la côte caraïbe colombienne. Celui-ci exprime une **manière d’être et de connaître qui unit le sentir et le penser, en rupture avec la séparation cartésienne entre raison et émotion,** nature et culture. En effet, il montre que certains peuples caribéens, andins et amazoniens ne séparent pas la rationalité du corps, du territoire, des affects et des relations.

De ce *sentir-penser* découlent des savoirs situés, ancrés dans des pratiques collectives et le vécu. Plus largement, même en dehors de ces communautés, il affirme que **comprendre le monde ne peut se réduire pas à des idées abstraites : cela engage aussi nos émotions, nos gestes et nos relations aux autres.**

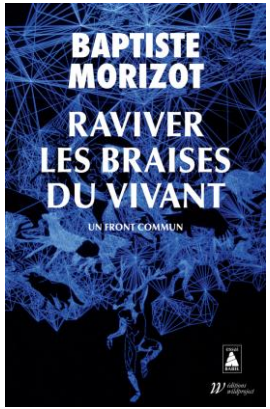
Avec le concept de “**relationnalité**”, il défend l’idée que **tout être existe seulement par ses relations avec les autres.**

2.5 Sur l’intelligence sensible

L’urbanisation et le développement de l’industrie (puis des services) ont accentué l’invisibilisation de nos dépendances à la terre et appauvri nos relations au monde. Face à cela, des chercheurs explorent la manière dont nous pouvons nous rendre de nouveau sensible, sans tomber dans la « sensiblerie ».

Baptiste Morizot

"Le vivant n’a pas besoin de nous, mais il est à défendre ; il est affaibli par nos atteintes, mais plus puissant que nous. Il peut repartir si nous lui restituons les conditions pour qu’il exprime sa résilience et sa prodigalité natives.”

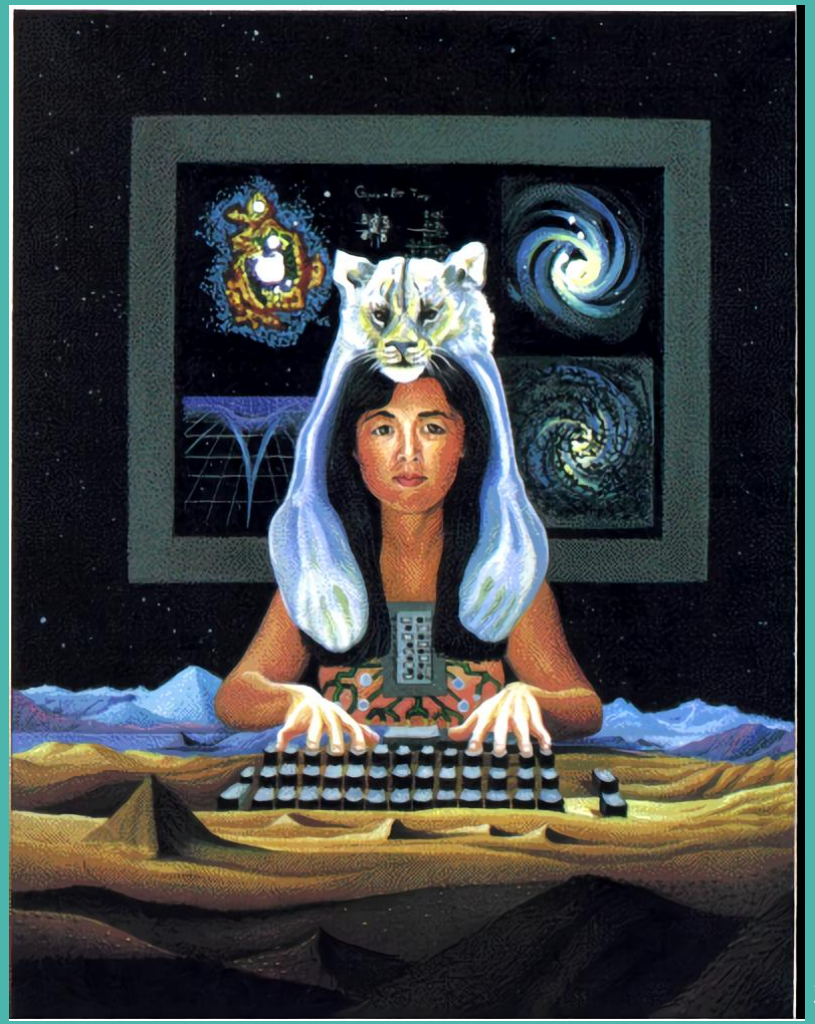


Pour Morizot, la manière “moderne” d’habiter le monde, privilégiant l’abstraction au lien sensoriel et à la connaissance de terrain, a engendré une “**crise de la sensibilité” : une incapacité à percevoir la richesse du vivant et à se sentir relié à lui,** ce qui a engendré une forme d’aveuglement écologique.

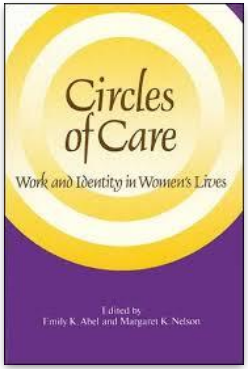
Pour apprendre à cohabiter plutôt qu’à dominer, Morizot invite à développer **une nouvelle forme de “diplomatie” avec les non-humains** : **apprendre à faire attention à eux, à les écouter, ajuster nos modes de vie à leurs besoins…** On peut s’y entraîner : par exemple, pour en suivant une piste animale.

Il ne s’agit **pas de se mettre sur un pied d’égalité** avec **les autres êtres vivants, mais plutôt de tisser de nouvelles relations de cohabitation voire d’alliances** (voir partie 3), par exemple avec les castors qu’il décrit comme de véritables architectes des cours d’eau redonnant vie à la terre.

3. Agir par-delà l’opposition des humains et de la “nature”



3.1 Prendre soin : entretenir les conditions de la vie



Berenice Fisher et Joan Tronto

Le care est « une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde" de telle sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, qui soutient à la vie »

Cette définition a influencé de nombreuses réflexions en éthique environnementale : elle invite à voir l'écologie non comme préservation abstraite, mais comme entretien des conditions de la vie.

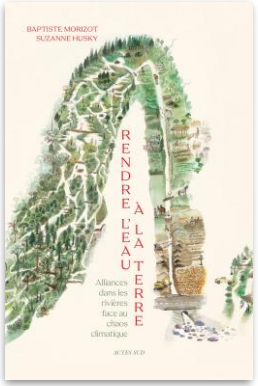
María Puig de la Bellacasa

Maria Puig de la Bellacasa prône une éthique natureculturelle où les humains ne sont ni maîtres ni protecteurs, mais participants dans le réseau vivant de la Terre. L'autrice illustre cette perspective avec la permaculture, qu'elle décrit comme une « alterbiopolitique » : loin d'un retour idéalisé à la nature, il s'agit d'une pratique collective visant à faire prospérer des communautés alliant humains et non-humains.

Elle insiste sur une écologie touchante, c'est-à-dire une écologie qui nous affecte et nous implique dans des relations de réciprocité : toucher, c'est aussi être touché·e. Elle met en évidence que les dispositifs scientifiques et techniques ne façonnent pas seulement des connaissances mais aussi des modes d'interaction.

Prendre le temps du care, c'est rompre avec les temporalités anthropocentrées dominées par la logique d'une fuite vers l'avenir, pour ouvrir des rythmes d'attention et de soin plus ancrés et partagés avec le vivant.

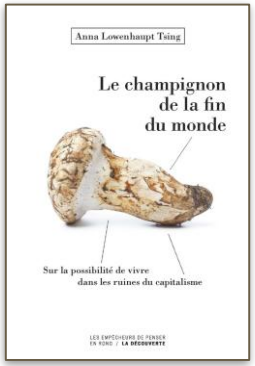
3.2 Retrouver des alliances avec les non-humains



Baptiste Morizot et Suzanne Husky

"Corsetées, drainées, bétonnées, les rivières ne peuvent plus nous préserver d'un climat déréglé. Face au péril, il est temps de rendre l'eau à la terre, pour abreuver les déserts que l'extractivisme nous laisse en héritage.

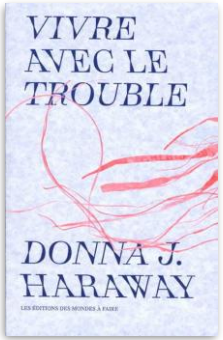
Comment ramener l'eau à la vie ? En enquêtant sur le temps profond des rivières. On découvre qu'elles ont coévolué avec une forme de vie qui travaille depuis des millions d'années à hydrater les milieux :c'est le castor. Il ralentit l'eau, l'infiltre dans les sols, la purifie et la donne en partage à tous les vivants. Il façonne ainsi des oasis de vie qui peuvent nous aider à traverser les sécheresses, les feux et les crues. Son action amplifie la vie. Traqué pendant des siècles comme un nuisible, peut-il devenir aujourd'hui un allié ?"



Anna Tsing

"Nous devons aller chercher des alliés dans des sphères inhabituelles, prêter attention aux petits surgissements, à ces irruptions qui sont peut-être plus politiques qu'on est habitués à le penser. C'est ce que j'appelle les «communs latents» : des alliances temporaires mobilisées dans une cause commune. Fabriquer des mondes n'est pas réservé aux humains et les histoires des différentes espèces se sont toujours entremêlées."

3.3 Penser toutes nos interdépendances, même celles nous liant aux techniques et technologies



Donna Haraway

"Le concept de « natureculture » que je défends, au contraire, ne renvoie jamais à l'unité, ni à deux choses, mais au multiple. C'est un tissu d'embrouilles, une sorte de nœud tentaculaire où s'enchevêtrent les vivants, les morts et toutes les choses terrestres."

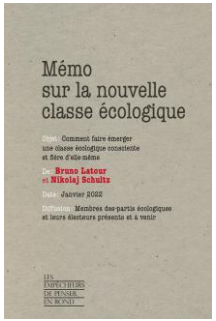
Donna Haraway refuse les dualismes et propose une pensée cyborg et incarnée, où les corps sont traversés de techniques, de récits, de relations multi-espèces.

Achille Mbembe

"Nous avons besoin d'une conception élargie de la vie, de la communauté et du soin qui intégrerait non seulement les événements typiquement écologiques, mais aussi les phénomènes technologiques."
"Dans les systèmes africains de pensée, le propre du vivant était son indétermination, c'est-à-dire sa capacité de prolifération, de métamorphose permanente et de résonance avec tout l'existant ou encore les forces du cosmos. Les objets d'aujourd'hui sont d'autant plus vivants qu'ils ne cessent d'ouvrir des possibilités cérébrales nouvelles. En réalité, plus que jamais auparavant, la technologie se situe désormais dans le prolongement du développement général des espèces. On le voit bien à la façon dont elle change constamment de forme et de fonction."

3.4 Agréger de nouvelles classes géosociales

Bruno Latour et Philippe Descola appellent à organiser le débat politique autrement. Les humains et les non-humains qui souffrent des mêmes systèmes de domination menaçant leurs conditions de vie doivent, par delà les frontières, s'agréger pour former de nouvelles classes géosociales : prendre la parole, négocier, s'opposer.



Philippe Descola à propos du concept de "classe géosociale" proposé par Bruno Latour, dans le documentaire "Il est temps d'atterrir' de Gaullier et Girardot : "**Les classes géosociales, c'est essentiellement l'ensemble de gens qui réagissent en tant que dominés à une forme d'exploitation.** Les liens possibles entre par exemple :

- l'exploitation de l'Amazonie par l'agrobusiness - la culture du soja qui exploitent d'un côté les territoires des autochtones qui en sont dépossédés et d'autre part un écosystème (Le Cerrado par exemple) qui est défriché
- les ouvriers agricoles localement qui sont exploités de façon dramatique,
- les consommateurs des tourteaux de soja en Europe qui sont les porcs d'élevage industriels en Bretagne
- les dégâts que l'élevage industriel fait subir aux zones sensibles - la prolifération des nitrates, etc
- les ouvrières qui travaillent à la transformation des cochons dans les usines de salaison et de charcuterie…

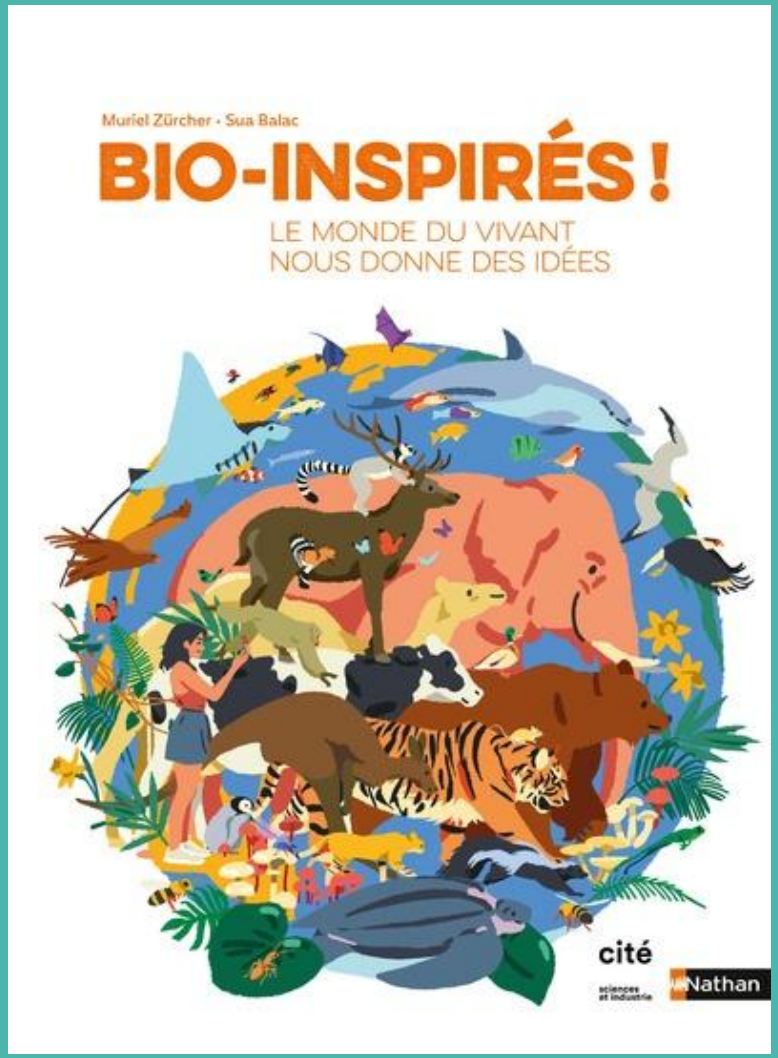
… tout cela fait un ensemble, une classe géosociale, dominée par un même processus : le processus capitaliste international dans lequel humains et non-humains sont engagés dans l'exploitation. **Toute la question, c'est comment mobiliser ensemble des autochtones du Brésil, des ouvrières de Fleury-Michon, les porcs dans les élevages, des ouvriers agricoles dans les exploitations de soja, etc."**

Pour rendre hommage à la pensée de Bruno Latour, disparu en 2022, les réalisateurs Vincent Gaullier et Raphaël Girardot ont composé **un essai documentaire** qui en déniche les mille et un échos, glanés auprès de citoyens engagés – apprentis maraîchers, hydrologues, pêcheurs, simples curieux de l'œuvre de Bruno Latour constitués en groupe de lecture… **Autant de "Terrestres" qui s'essaient, depuis un champ du Finistère, une cité en Wallonie, aux abords d'un port sénégalais ou au pied des Alpes, à décrire leur territoire, explorer leurs liens de dépendance, et à tenter de marier géologie, biologie et sociologie : une filiation joyeuse et fertile, riche en échanges et en débats d'idées.**

Chacun à leur manière, ils et elles participent de **l'émergence de cette "classe écologique"** que Bruno Latour appelait de ses vœux **: la prise de conscience des limites planétaires, alliée à un désir de revenir à l'essentiel, constitue un premier pas crucial dans la mise en place d'un rapport de force indispensable à la construction et à la défense d'un monde habitable.**

En accès libre jusqu'au 27/02/2026 : https://www.arte.tv/fr/videos/120477-000-A/il-est-temps-d-atterrir/

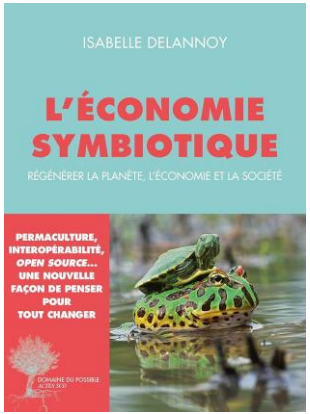
4. Le vivant comme source d'inspiration pour changer nos modèles



4. Le vivant comme source d'inspiration pour changer nos modèles

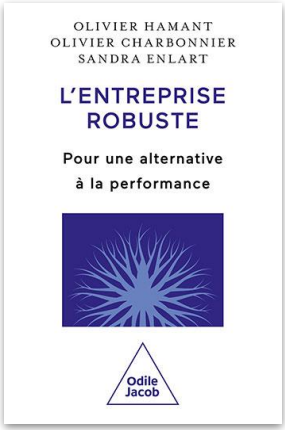
L'économie régénérative

Isabelle Delannoy montre comment des pratiques déjà existantes — agroécologie, économie circulaire, énergies renouvelables, coopératives locales — peuvent s'articuler pour former un modèle économique qui régénère les écosystèmes tout en créant de la valeur et des emplois.



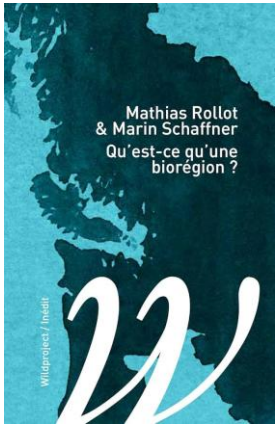
L'organisation vivante et robuste

Olivier Hamant, aux côtés d'Olivier Charbonnier et de Sandra Enlart, propose de s'inspirer des mécanismes du vivant — adaptabilité, circularité, coopération — pour réinventer les organisations : plutôt que viser la performance immédiate, les entreprises doivent devenir robustes, capables de résister aux crises et de coexister avec leur environnement.



La biorégion

Mathias Rollot et Marin Schaffner proposent une nouvelle relation au territoire : La biorégion est le territoire que l'on habite en redessinant nos modes de vie selon les bassins-versants, les microclimats, le sol, la faune et la flore, et non selon des frontières administratives, afin de cohabiter durablement avec les êtres vivants de ce lieu.



5. Représenter le vivant

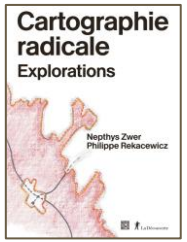
5. Représenter le vivant

Les pensées du vivant ne doivent peut-être pas se réduire à des pensées écrites et intellectuelles. On peut chercher d'autres manières de représenter le vivant et donc d'autres façons de donner prise sur le concept. On en propose ici deux, mais il y en a bien d'autres à recenser et à imaginer.

La ***cartographie*** est là, sans doute, une ressource clé dans la mesure où elle permet aussi l'action.

5.1 La cartographie radicale

La “cartographie radicale” et la contre-cartographie, par leur dimension participative, peuvent être une manière d’explorer la question du vivant avec les premiers et les premières concerné.e.s.



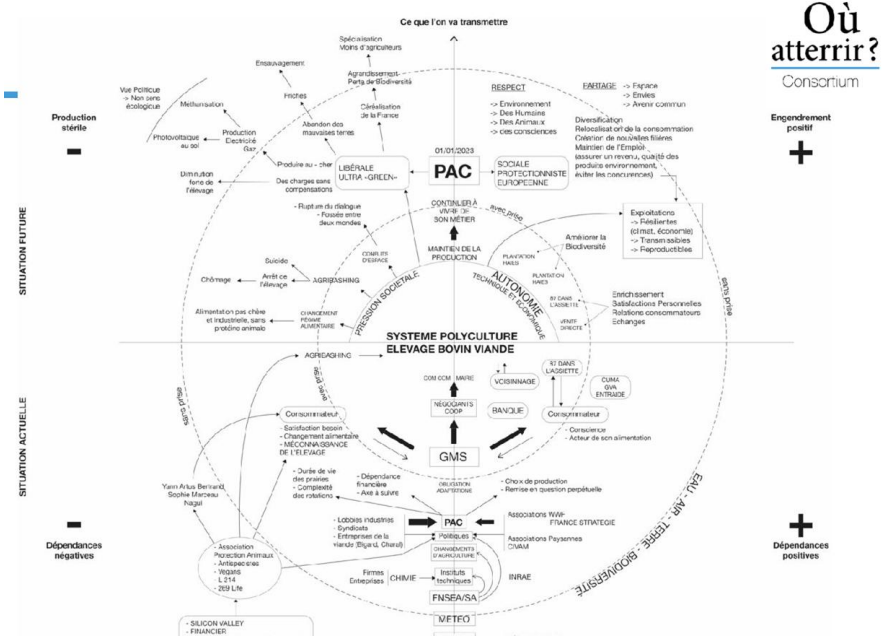
La cartographie radicale vise à rendre visibles ce qui est occulté ou marginalisé : luttes sociales, zones polluées, habitats informels, réseaux de solidarité, parcours de migrants, espaces de vie non-reconnus par l’administration, etc. Il s’agit d’un outil d’émancipation pour les collectifs citoyens, les communautés locales ou les mouvements sociaux, afin de raconter leur propre réalité et de revendiquer une place dans l’espace.

Elle constitue une critique des cartes produites par les États, les institutions ou les entreprises donnent souvent une vision “objective” du territoire, mais qui est en réalité orientée (frontières figées, hiérarchies spatiales, effacement de certaines communautés, invisibilisation d’usages du sol ou d’enjeux sociaux/environnementaux).

“Ceci n’est pas un Atlas”, à travers 21 exemples internationaux, montre comment la cartographie critique se fait outil de terrain au service des luttes et des mobilisations.

5.2 La boussole “Où Atterrir” de Bruno Latour

Dans le cadre des expérimentations “Où Atterrir” tiré du livre éponyme de Bruno Latour (2017), les “boussoles” permettent de représenter nos dépendances positives et négatives à l’ensemble de notre environnement (êtres vivants, institutions, idées, techniques, etc) pour regagner en pouvoir d’agir et favoriser le maintien de conditions de vie favorables.



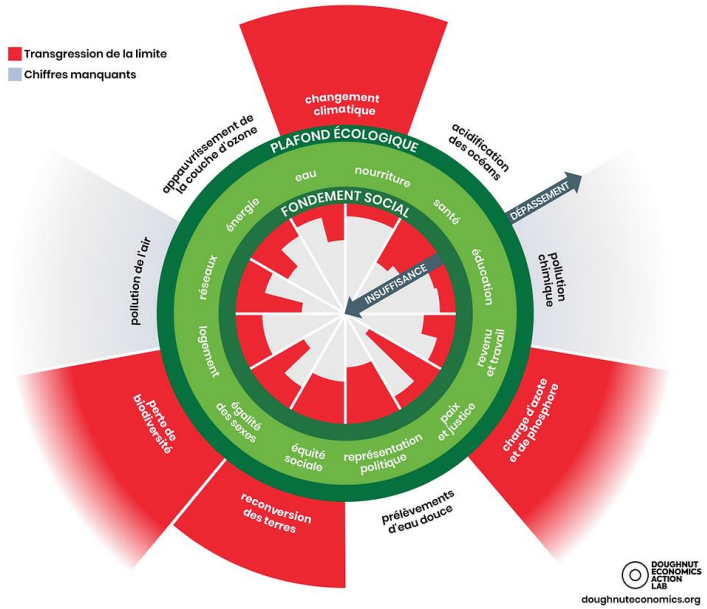
Partant du principe que le système de démocratie représentative actuelle n’est pas adapté pour prendre en compte la question écologique (“le nouveau régime climatique”), Bruno Latour a mis en place des expérimentations visant à réinventer les cahiers de doléances de la Révolution française.

Il s’agit, pour chacune et chacun, de décrire un ou plusieurs éléments qui lui sont indispensables pour vivre, en cartographiant avec l’aide d’une “boussole”:

- ce dont ces éléments dépendent et ce qui les menacent (dépendances positives et négatives / alliés et menaces, en bas de la boussole),
- notre niveau d’influence possible sur l’ensemble des éléments représentés (puissance d’agir) afin de maintenir les éléments qui nous sont indispensables pour vivre (cercles concentriques de la boussole),
- ce que notre action peut engendrer de positif et de négatif (haut de la boussole).

5.3 Le modèle du Donut de Kate Raworth

Au-delà de la cartographie qui représente le réel, la modélisation permet de représenter simplement des idées complexes comme les conditions dans lesquelles l'économie peut être soutenable à la fois pour la dignité humaine et le maintien des écosystèmes vivants.



Le Donut, développé par l'économiste britannique Kate Raworth, est une représentation visuelle et conceptuelle d'une économie soutenable visant à concilier justice sociale et limites planétaires.

- Le trou au centre représente le plancher social : tout ce dont les êtres humains ont besoin pour vivre dignement (alimentation, santé, logement, éducation, égalité, énergie, voix politique…). Si on tombe en dessous, on est dans la pauvreté ou la privation.
- L'anneau extérieur représente le plafond écologique : ce sont les limites que la Terre ne peut pas dépasser sans se déstabiliser (climat, biodiversité, cycles de l'eau, pollution chimique, acidification des océans, etc.). Si on franchit cette limite, on entre dans la surexploitation et la destruction des écosystèmes.

Cette représentation permet de dépasser la vision des 3 cercles du développement durable, séparant le social, l'économie et l'environnement.

Pour toute question :

Aurore Bimont : aurore.bimont@le-flow-terrestre.fr
Adrien Nachury : adrien@an-conseil.fr